Rouge et Blanche.

I.

Le Nouveau-Monde, le nôtre, celui-ci, celui dans le resplendissement duquel nous avons l'insigne honneur de vivre et l'agréable habitude de lire les journaux quotidiens, de langue anglaise surtout, n'est assurément nouveau que comme monde ou plutôt civilisation, et ce Continent occidental, géologiquement, par terre, pierres, montagnes et rivières, est aussi ancien que l'autre. L'autre et le nôtre ont dû naître ou paraître en même temps, le même jour et à la même heure, et si le soleil, qui fut jadis considéré et adoré comme un dieu par les peuples primitifs, a éclairé l'un quelques heures avant l'autre, sans doute à cause de la rondeur du globe terrestre, il n'est pas encore prouvé que les rayons de ce soleil fixe et unique aient premièrement caressé le Continent européen. Avant son mouvement et son départ, il y a des mille ans de cela, quelle fut ou put être la position du globe vis-à-vis du soleil ?

Cela, du reste, importe peu à savoir.

Mais ce Continent occidental, fort à propos découvert à l'aube des temps modernes, quand l'Europe avait besoin de lui, et dans lequel certains savants ont judicieusement reconnu la mystérieuse Atlantide du philosophe Platon, n'aura certainement pas eu qu'une *race*, qu'une *civilisation*, qu'une *Ere*.

II

En effet, avant que la race blanche ou caucasienne, ainsi nommée probablement parcequ'elle descend du Caucase et de Prométhée, découvrît ce nouveau Continent et se l'appropriât par droit légitime de blancheur, de beauté et de supériorité, ce nouveau Continent ou Nouveau-Monde, en aucune façon inhabité et stérile, assez long pour aller d'un pôle à l'autre dans l'immensité de deux Océans, possédait déjà—sans savoir lire, il est vrai—une *race* qui n'était pas blanche comme celle de l'Europe, qui n'était pas noire comme celle de l'Afrique, qui n'était pas jaunâtre ou olivâtre comme celles de l'Asie, et à laquelle on donna, comme chacun sait, le nom de *race indienne*,—nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, bien que l'Amérique et les Indes Orientales ne se touchent guère, et bien que les Hindous de l'Asie et les Autochthones américains n'aient pas exactement la peau de la même couleur et ne soient blancs ni les uns ni les autres.

Quant à savoir pourquoi ceux-ci sont blancs, pourquoi ceux-là sont noirs et pourquoi les autres ne sont ni noirs ni blancs, nous ne le savons pas, et ceux qui prétendent le savoir, l'ignorent tout autant que nous. Il est des problèmes qui doivent rester insolubles longtemps, peut-être même toujours.

Seulement, en matière de couleur, les Américains ou aborigènes ont celle de l'*ocre* tirant sur le *rouge*,—couleur assurément moins belle que celle du Caucase, mais moins salissante aussi.

Et c'est également pour cela que nous avons nommé les Américains des *Peaux-Rouges*, quand eux nous nommaient des *Visages pâles*

III.

Inutile de dire que ces Peaux Rouges étaient des *Sauvages*

Car nous avons l'habitude et le droit d'appeler *sauvages*, c'est-à-dire incivilisés, non policés ou inapprivoisés, ceux qui ne nous ressemblent pas exactement, qui n'ont pas nos mœurs et notre moralité, qui ne parlent point notre langue et qui possèdent une civilisation différente de celle qui fait notre royauté et notre gloire.

Et ils sont d'autant plus sauvages, c'est-à-dire inférieurs à l'homme grand et supérieur, qu'ils se refusent à notre incontestable civilisation et qu'ils repoussent aveuglément nos droits sacrés, quand ils devraient recevoir cette civilisation précieuse et reconnaître ces droits avec une soumission parfaite, avec une joie non déguisée, avec toute la reconnaissance de Sauvages auxquels on apporte la vérité, la justice et la lumière.

Mais leur refus et leur résistance, en ce cas et fort heureusement, ne peuvent pas leur servir à grand'chose et leur assurer le triomphe dans la lutte.

Leur sort est inévitable et connu d'avance.

C'est inutilement, Américains ou autres, qu'ils ont l'amour de l'indépendance, la bravoure personnelle, le mépris de la mort, l'arc bien tendu, la flèche qui ne dévie pas, le tomahawk qui frappe, les mystères de la montagne et les obscurités de la forêt vaste et profonde.

Tout cela, même avec la ruse et la perfidie, car ils sont ou doivent être *perfides* comme des *Sauvages*, ne peut pas les sauver de la fin et de la destruction.

Il leur manque quelque chose.

Ils n'ont pas la *poudre*.

IV.

Car la *poudre* qui tue, inventée ou découverte par Schwartz, Bacon ou tout autre, mais puissante et victorieuse, a été l'un des facteurs les plus importants de la civilisation moderne et de la grandeur humaine.

Croyons même qu'elle n'a point achevé son œuvre de grandeur et de justice parmi les hommes et pour la plus grande gloire de l'humanité.

Oui, de l'*humanité*.

Car il importe de bien s'entendre sur ce mot-là, de lui trouver sa signification véritable, de ne point faire, historiquement ou autrement, de sentimentalisme chrétien quand il s'agit de haute et souveraine civilisation.

Avec des larmes dans les yeux et de la tendresse dans le cœur, c'est-à-dire de la faiblesse, est-ce qu'on réalise jamais quelque chose de grand ?

Et ceux qui, comme Las Casas, le noble et généreux évêque de Chiapa, ont des attendrissements et des dévouements d'apôtre devant le massacre des Indiens, sont ils autre chose que des saints, et des saints qu'on ne canonise même pas ?

L'humanité des larmes et de la pitié, pour touchante qu'elle soit à l'endroit d'une race que l'on détruit et qui disparaît, a-t-elle quelque chose de commun avec ce qui est la triomphe de l'*humanité* forte, conquérante, dominatrice, supérieure, suprême dans une civilisation de premier ordre et dans une race..... faite pour commander et être maîtresse ?

Nous allions dire *anglo-saxonne*.

Après tout, pourquoi pas ?

V

Avec la conscience de son œuvre il faut avoir le courage de ses *moyens*

Les moyens rigoureux, cruels, inhumains, anti-chrétiens, qui indignent les âmes sensibles, qui font pleurer les cœurs tendres, qui révoltent même les sentiments de justice ou les sentiments qui semblent tels, se justifient pleinement dans la grandeur et la magnificence des choses ultérieures.

Disons plus :

Non seulement ces moyens justifient, mais encore glorifient. Ils sont l'affirmation de ce qui doit être. Votre indignation est sans valeur contre eux, et vos larmes, présentes ou rétrospectives, sincères ou non, sont bien insignifiantes devant l'œuvre accomplie et devant sa splendeur.

Et même, en cas d'asservissement et de destruction, est-ce que la race asservie ou détruite a le droit de porter témoignage contre la race triomphante, et devons-nous croire que l'on triomphe ou que l'on puisse triompher sans raison majeure, sans justice nécessaire et sans moyens impérieux et puissants ?

Celui qui se plaindrait ou protesterait, parce qu'il a été vaincu et soumis, avouerait tout simplement sa faiblesse, son indignité, son infériorité, la justice de son sort, comme aussi le droit de son vainqueur et de son maître.

Toujours et toujours, autant que le monde sera le monde, malgré le christianisme lui-même et la croix divine de celui qui s'est sacrifié pour le salut des hommes, il y aura toujours le droit du vainqueur, du triomphateur et du maître.

VI

Après tout, dans le cours des temps, des siècles et des peuples qui luttent et tombent dans le grand cirque de la mort, que peut bien être et signifier une misérable race d'Indiens, d'Américains, d'Autochthones, de Peaux-Rouges et de Sauvages qui n'ont pas voulu accepter la civilisation blanche et européenne, anglo-saxonne surtout ?

Or nous n'avons pas grand'chose à dire du passage et de l'œuvre des Français dans le Nouveau-Monde.

Le Français, peu ou point colonisateur, d'une civilisation douteuse et sans énergie, trop délicat pour être un anthropophage aux mâchoires anglaises et puissantes, est de race trop faible et d'humeur trop légère pour conquérir, s'approprier et rester maître. Il ne sait point détruire quand il faut et il recule devant les moyens dont la justice lui paraît incertaine. L'Indien, du reste, semble avoir bien compris le Français et son caractère, et ce n'est pas sans raison qu'il l'avait amicalement et familièrement nommé *Oui-Oui*.

Car le Français dit plus volontiers deux fois *oui* qu'une fois *non*, et il n'est pas bien sûr que ce Celte, qui a un peu de sang latin dans les veines, ne voie pas, comme les Latins eux-mêmes, un oui ou une affirmation dans deux négations. Mais son cœur sera toujours son pire ennemi. Et si ce n'est pas l'Indien lui-même qui a trahi le Français en Amérique, étant plutôt disposé à se battre à ses côtés et à l'aimer comme un frère, l'anthropophage anglais était là.

Et c'est cet anthropophage d'une civilisation conquérante et triomphante que l'Indien ou Peau Rouge, dans sa difficulté à prononcer le mot *English*, a nommé *Yankee*.

Nom glorieux, du reste.

VII

Mais à cette fin de siècle, presque à l'aube du vingtième, quand le Nouveau-Monde lui-même, au moins égal au vieux, est dans le resplendissement d'une démocratie souveraine et d'une République de près de 70,000,000 d'âmes blanches ou de blancs, qu'est devenue la race indienne, et où sont passés les fils de ceux avec lesquels Guillaume Penn, le noble philanthrope qui avait horreur du sang humain, signa un traité de paix et d'amitié en fumant le calumet d'alliance et doux aux lèvres des frères ?

Y a-t-il encore un Indien à Philadelphie ?

Il n'en faut pas moins, soit dit en passant et malgré la théorie des moyens terribles, admirer et vénérer cet homme de bien et cet homme juste, cet Anglais, peu anglais du reste, qui fut exceptionnellement généreux et qui n'a ni trahi ni trompé l'Indien.

Est-ce à tort qu'on a dit que sa Constitution en 24 articles a été la base de celle des Etats-Unis ; et si cela n'est pas douteux, ne devons-nous pas voir dans Guillaume Penn un des législateurs les plus sages du genre humain ?

C'est lui que Montesquieu a surnommé le *Lycurgue moderne*.

VIII

Oui, qu'est devenue la race sauvage des Peaux-Rouges ?

Si Châteaubriand, l'illustre auteur des *Natches* qui a visité l'Amérique à la fin du siècle dernier, revenait à cette heure dans le pays où il a vu Washington et où il a connu assez d'Indiens pour pouvoir les chanter en poète et les aimer en *Oui-Oui* où pourrait-il aisément en retrouver quelques uns, et le René au visage pâle pourrait-il recommencer une idylle indienne et touchante avec une *Atala* de la tribu des Comanches ou des Pieds Noirs ?

Longfellow, le beau poète d'*Evangeline* et d'*Haiawatha*, qui vient à peine de mourir, a-t-il connu beaucoup d'Indiens ?

Ne les a-t-il pas même un peu chantés sans les connaître ?

Il est des Etats où il n'en reste plus un.

Notre Louisiane, française par l'origine et qui ne peut point se défendre de l'être encore un peu, pourrait-elle rassembler vingt cinq Indiens à cette heure ?

Si l'abbé Rouquette, leur dernier ami et leur dernier apôtre chez nous, revivait et visitait son bayou Lacombe aux chênes verts, sa paroisse aimée et presque ignorée au-delà du lac Pontchartrain, ses bois mystérieux, chers à son cœur et où il entendait tout à la fois la voix chrétienne et la voix de l'esprit se mariant dans une harmonie parfaite et dans une poésie véritable et religieuse, ne demanderait-il pas ce que sont devenus les Indiens qu'il a laissés derrière lui et qui, comme leur ami et leur apôtre, sont partis pour le monde inconnu d'où l'homme ne revient pas ?

Pourtant, comme une parole de véritable foi et d'amour vraiment chrétien n'est jamais perdue, comme il est peut-être aussi des lieux sacrés qui gardent une vertu contre le temps et contre la mort, le Chinouba des derniers Indiens en Louisiane n'est point devenu une solitude, et vous y trouvez à cette heure, dans la même pensée chrétienne, sous les auspices de la même foi et du même Evangile, une œuvre vivante et une œuvre de bien dont nous pourrons parler plus tard et sous un autre titre.

Ne sortons point de notre sujet.

J. GENTIL.

HISTORIETTE.

La vérité et la justice eurent, dit-on, un jour envie de nous rendre visite ; elles quittèrent le ciel de compagnie pour descendre sur la terre ; mais, à leur arrivée, elles ne furent pas peu surprises du mauvais accueil que leur firent nos ancêtres. Aussi parurent-elles dans un équipage propre à leur faire essuyer bien des rebuffades ; la Vérité était nue depuis la tête jusqu'aux pieds, et la Justice avait le sourcil froncé et semblait faire la grimace. Personne ne voulut donc exercer l'hospitalité à l'égard de ces deux divinités pèlerines, en sorte qu'après avoir été longtemps sans feu ni lieu, elles se séparèrent, et la vérité fut contrainte de se retirer chez un pauvre homme, qui ne pouvait guère mieux parler qu'une souche. La Justice fut encore plus malheureuse, et, après avoir parcouru inutilement notre hémisphère (quelques chroniqueurs y ajoutent encore l'autre, et en est tenté de les en croire sur parole), quoi qu'il en soit, après avoir battu bien du pays, elle alla se présenter au palais, où on lui dit que son seul nom suffisait pour la faire recevoir avec distinction. Elle présenta humblement requête aux juges et, quoiqu'elle eût mis au bas son nom en gros caractères, ces messieurs ne laissèrent pas de lui faire un nombre infini de difficultés et de questions, à quoi elle n'eût rien autre chose à répondre, sinon qu'elle était la justice. Elle n'eut pas plus tôt confirmé de vive voix sa signature que, par ordre du vénérable sénat, on lui ferma brusquement la porte au nez, après pourtant qu'on lui eut fait signifier par un huissier que MM. les sénateurs ne la connaissaient point du tout, et que la prudence ne leur permettait pas d'admettre des inconnus à la participation des mystères de leur société. La pauvre justice, interdite et confuse, abandonna entièrement le dessein d'habiter parmi nous et s'envola au ciel, d'où elle ne s'est plus avisée de descendre et qu'apparemment elle ne quittera de longtemps."

LE SONGE D'ABRAHAM LINCOLN.

La plupart des morts soudaines et tragiques de personnages historiques semblent avoir été précédées d'avertissements mystérieux. On sait, par exemple, quelles singulières circonstances pressentimentales se produisirent de toutes parts avant l'assassinat d'Henri IV. La Reine Marie de Médicis eut des songes et des prévisions si précises, qu'elle fut suspectée d'avoir trempé dans le crime et averti le Roi par remords. Une religieuse, une petite bergère, à trois cent lieues l'une de l'autre, s'écrièrent : "On va tuer le Roi !" le Roi lui même, jouant aux échecs avec Bassompierre, crut voir tout à coup de larges taches de sang sur l'échiquier... Mais pour l'ordinaire, il est bien malaisé de discerner dans ces traditions, l'œuvre des imaginations romanesques.

Voici pourtant un fait à la fois étrange et précis. Il est raconté, dans ses *Souvenirs*, par sir Mounstuart, E. Graut Duff, ancien recteur de l'Université d'Oxford, et membre du Parlement britannique, qui le tenait de l'homme d'Etat américain Staunton :

..."C'était le 14 avril 1865, raconte Staunton : En entrant dans la salle où Abraham Lincoln réunissait les ministres, je fus frappé de l'air songeur du Président. Il tenait sa tête à deux mains et n'avait pas son expression habituelle. Il leva soudain les yeux, nous regarda et dit : "Messieurs, dans quelques heures, vous apprendrez une nouvelle bien extraordinaire.—Que se passe-t-il donc, monsieur le Président ?—Oh ! cela ne concerne pas l'Etat, mais je vous le répète, messieurs, vous allez entendre dans quelques heures une bien étrange nouvelle." Nous demandâmes à Abraham Lincoln de nous dire ce que signifiaient ces paroles énigmatiques. Il répondit : "J'ai fait trois nuits de suite le même rêve : j'étais seul dans une barque et l'eau du fleuve bouillonnait autour de moi. J'étais entraîné par un courant irrésistible, et je luttais, je luttais...." A ce moment, on frappa à la porte de la salle. Le Président leva la tête et interrompit son récit par ces mots : "Mais, messieurs, ce n'est pas pour vous raconter mes songes que je vous ai réunis ici...."

Cinq heures plus tard, Abraham Lincoln expirait dans sa loge au Fords Theater de Washington, sous la balle de l'acteur Wilkes Booth.

LA PESTE ET LA PEUR.

Légende orientale toujours bonne à rappeler (on le fait religieusement, du reste, à chaque bruit d'épidémie.)

Un cavalier allant à Damas, vit au pied d'un palmier une vieille femme qui semblait épuisée de fatigue. Elle le supplia de la conduire à Damas, et le bon cavalier la prit en croupe. En chemin : "Mais, quel est ton nom ? demanda le cavalier, frappé de ses yeux creux et sinistres et de son haleine empestée. Je suis la Peste ! dit la vieille.

Epouvanté, il la voulut jeter à terre. Mais elle se cramponna, jurant qu'elle ne lui ferait point de mal.—Mais tu vas ravager toute la ville !—Non, je ne tuerai que cinquante hommes, je te le promets. Et comme on arrivait aux faubourgs, la néfaste Voyageuse glissa à terre et disparut.

Le lendemain Damas était dans l'épouvante. Cinq cents personnes moururent de la peste. Le voyageur fut épargné.

En retournant, il rencontra la funeste vieille qui s'en retournait aussi clopin-clopinant.—Ah ! madame la Peste, lui cria-t-il, vous m'avez menti.—Non, non, répondit la Peste.—Mais les quatre cent cinquante autres ?—Ils sont morts de peur.

LE PRINCE DE GALLES.

Le prince de Galles quittait Paris ces jours derniers, en route pour la Riviera, où il est allé voir éclore le printemps, toujours en avance dans ce coin riant du doux pays de France. On a remarqué que, pendant son court séjour à Paris, le Prince a passé toutes ses soirées au théâtre ? Il a commencé par le *Sursis*, la désopilante pièce des Nouveautés ; puis il est allé voir Mme Réjane au Vaudeville et Mme Bartet au Français. S'il n'est pas allé applaudir Mme Sarah Bernardt à la Renaissance, c'est qu'il compte sur la promesse que la grande tragédienne a faite aux Anglais : celle de donner toute une série de représentations à Londres pendant la *season*.

Il n'est pas, en effet, de plus fervent admirateur de la "voix d'or" que le Prince, à moins que ce ne soit pourtant son fils le duc d'York, que l'on vit un soir sortir de la loge de la grande artiste, à Londres, en compagnie d'un jeune homme "qui lui ressemblait comme un frère". Renseignement pris, ce jeune homme était le cousin germain du duc d'York, le tsarewitch Nicolas, aujourd'hui empereur de toutes les Russies. La ressemblance était si frappante entre les deux jeunes princes, que Mme Sarah Bernhardt fut sur le point de les confondre, paraît-il.

C'est au Théâtre-Français, a-t-on dit, que le prince de Galles vit Mme Sarah Bernhardt pour la première fois, il y a un peu plus de vingt ans. A cette époque, le Prince, allant très fréquemment à Paris, était un habitué de la maison de Molière. Le prince eut bientôt la coquetterie d'être du tout-Paris et il en fut. Et on le vit un peu partout, au Vaudeville, au Gymnase, au Palais-Royal. N'a-t-on pas raconté que lui aussi avait voulu faire le cadavre dans *Fédora*, vous savez bien, le sport d'un nouveau genre auquel artistes et hommes du monde s'amusèrent pendant la grande vogue de la pièce de Sardou au Vaudeville et qui consistait à "jouer" dans les coulisses le mort, Wladimir, sur le corps duquel Fédora vient se jeter en sanglotant.

Cette sympathie du Prince pour le talent de la grande artiste allait se manifester d'ailleurs de la façon la plus marquante, et cela à Londres même. En effet, c'est grâce à la puissante intervention du prince de Galles que la Censure anglaise leva l'interdiction qui pesait sur la *Dame aux Camélias*, permettant ainsi à Mme Sarah Bernhardt d'interpréter devant le public anglais ce rôle de Marguerite Gautier que personne avant elle n'avait pu jouer à Londres.

Au reste, ce n'était pas la première fois que le prince de Galles intervenait auprès de la Censure de son pays en faveur d'une pièce française. C'est à lui que les Anglais durent de voir jouer, entre autres pièces interdites jusque-là chez eux, le *Demi-Monde* de Dumas fils.

Le souvenir de cette protection accordée aux lettres françaises par un étranger a été fixé par Dumas fils lui-même dans une lettre que l'illustre dramaturge écrivit au prince de Galles, lors du voyage de la Comédie-Française à Londres sous la direction d'Emile Perrin. Cette lettre accompagnait un album offert par M. Frédéric Febvre au Prince et contenant, avec l'historique du Théâtre-Français, les portraits et des pensées autographes de tous les sociétaires. L'auteur du *Demi-Monde* profitait de cette occasion pour exprimer au prince de Galles toute sa respectueuse gratitude.

Dumas fils écrivait :

Messieurs les comédiens du Théâtre-Français sont doublement heureux d'exprimer leur gratitude à Votre Altesse Royale, au moment où l'Angleterre leur permet de venir représenter à Londres, dans leur langue maternelle, non seulement les chefs-d'œuvre de leur répertoire ancien, mais les œuvres les plus habituelles de leur répertoire moderne dont quelques-unes n'ont pas, jusqu'à présent, reçu l'autorisation d'être soumises au jugement du public anglais.

Ni les auteurs français ni les comédiens ne sauraient se dissimuler à quelle puissante intervention ces œuvres nouvelles devront leur droit de cité dans la patrie de Shakespeare. Votre Altesse Royale ne s'étonnera donc pas que j'aie été choisi pour avoir l'honneur d'être auprès d'elle l'interprète et pour ainsi dire l'introducteur de la Compagnie.

En cette occasion particulière, la préférence n'a pas été donnée au plus digne, mais à celui qui devait le plus remercier Votre Altesse Royale de sa gracieuse protection, à celui enfin qui représente le mieux, en Angleterre, les auteurs français, qu'on y a le moins représentés.

Daignerez-vous, Monseigneur, avec l'expression de ma reconnaissance pour les témoignages personnels de sympathie que vous avez bien voulu me donner, agréer l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse Royale, le très humble et très obéissant serviteur.

A. DUMAS FILS.

La lettre est charmante. Et l'allusion aux auteurs français le moins représentés à Londres est d'un tour bien spirituel. Nous avons dit que cet album de la Comédie-Française avait été offert au prince de Galles par les soins de M. Frédéric Febvre, alors sociétaire de la Maison de Molière. A ce propos, un souvenir nous vient et c'est celui de la marque particulière de sympathie que le Prince avait donnée quelque temps auparavant à l'éminent comédien en lui offrant sa canne.

M. Febvre lui-même a raconté l'anecdote avec infiniment d'agrément :

—Depuis longtems déjà, dit M. Febvre, j'avais remarqué que Son Altesse Mgr le Prince de Galles, lorsqu'il nous faisait l'honneur de venir à la Comédie, en était réduit, faute d'un local réservé à cet effet, à aller fumer sa cigarette hors du théâtre, sous la galerie. J'avais obtenu de M. Perrin, toujours si correct, l'autorisation de transformer notre salle de comité en une sorte de petit fumoir, qui permettrait au Prince de recevoir ses amis, dans les entr'actes, tout en aspirant quelques bouffées du tabac russe. Le Prince, je dois le dire, avait été très sensible à cette attention. Un soir que Son Altesse assistait à une représentation du drame de Feuillet—le *Sphinx*—il demanda à un de ses familiers—de qui je tiens ces détails—comment il pouvait reconnaître mes prévenances à son égard :

"—En Angleterre, avait dit le Prince, s'il existait une décoration artistique, je la donnerais à Febvre avec grand plaisir ; mais, comme cela est inconnu chez nous, je suis très embarrassé ... Acheter un objet quelconque pour le lui offrir, c'est banal.... Si je lui donnais ma canne pensez-vous que ce souvenir lui soit agréable ?

"—N'en doutez pas, monseigneur, avait répondu l'ami de Son Altesse.

"Après le troisième acte, quand le prince vint au foyer pour complimenter les artistes, après avoir félicité Sarah et Croizette, il se tourna vers moi en me disant :

—"Tous mes compliments, monsieur Febvre, votre Anglais est absolument moderne, et, pour ma part, je vous sais gré de ne pas lui avoir donné ce baragouinage insupportable dont on gratifie mes compatriotes chaque fois qu'on les met en scène... Vos toilettes... votre aspect extérieur, tout est bien... Il n'y a qu'une chose à reprendre... c'est votre canne... Permettez-moi de vous offrir la mienne. Si cela peut lui donner quelque prix à vos yeux, elle ne m'a pas presque jamais quitté... et a fait avec moi le voyage des Indes." Comme je remerciais vivement son Altesse, non seulement du précieux souvenir, mais des termes dans lesquels il venait de m'être offert, le Prince ajouta en souriant :—"Oui, mais vous allez jouer avec !"

Ce désir était un ordre pour M. Febvre. Est-il besoin de dire qu'il s'y rendit de la meilleure grâce ?

⁂

On n'a qu'à feuilleter les annales de la société anglaise pour voir que cette exquise urbanité envers les artistes est comme une tradition, chez les Anglais, parmi les princes du sang. Tous les grands artistes anglais de ces deux derniers siècles : les Garrick, les Kemble, les Kean, les Macready ont trouvé auprès d'eux une sympathie des plus ouvertes et des plus libres. De nos jours, le grand comédien sir Henry Irving ne s'honore-t-il pas de l'amitié du prince de Galles ? Au fait, de tous ces princes, peut-être encore celui qui s'est montré le plus vraiment libéral, le plus bienveillant, le plus sympathique auprès des artistes, de tous les artistes, car le Prince les confond tous dans la même bienveillance, comédiens et chanteurs. Qui ne se souvient de ce colloque d'une liberté si charmante entre le prince de Galles et Mme Adelina Patti :

—Toujours la reine du chant !

—Et vous, monseigneur, toujours le roi des gentils-hommes !

Recettes et procédés utiles.

Les eaux goitrogènes.—Certaines eaux sont goitrogènes.—Les uns disent que c'est parce qu'elles manquent d'iode ; les autres, parce qu'elles contiennent un principe encore inconnu ; mais les eaux pluviales recueillies dans une citerne ne possèdent pas nécessairement de ces funestes propriétés. Nombre de pays, où le goitre est inconnu, n'emploient pas d'autres eaux.—Il n'est pas établi que la filtration puisse améliorer les qualités d'une eau à ce point de vue.—On combat le goitre par l'iode (solution d'iodure de potassium en boisson). En tous cas, il est indiqué de cesser l'usage de l'eau à laquelle on attribue le mal.

Moyen d'enlever les taches de rouille sur le fer et l'acier.—D'après M. A. Buecher il faut employer la solution suivante :

Eau distillée	1 litre.
Acide tartrique	3 grammes
Chlorure de zinc	10 —
Chlorure de mercure	2 —
Solution d'indigo diluée au centième	50 cc.

Tache de nitrate d'argent.—Pour les faire disparaître des doigts ou des vêtements, faites dissoudre 7 grammes de chlorure de cuivre dans 25 centimètres cubes d'eau ; cette solution sera étendue sur l'endroit taché, on pourra frotter légèrement ; quand l'endroit a blanchi, on le passe à l'hyposulfite de soude (solution neuve), à laquelle on ajoute 2 0/0 d'ammoniaque. Puis on rince à l'eau claire.

Traitement de la tuberculose par le mercure.—M. Dubois emploie le mercure dans la tuberculose le considérant comme antiseptique et antidénutritif. Depuis cinq ans qu'il utilise cette méthode, les résultats ont été excellents et remarquables. L'auteur emploie les injections sous-cutanées de bichlorure de mercure au millième sans alcool. Au début il injecte dans la région rétro-trochantérienne un demi-centimètre cube chaque jour puis il arrive à un centimètre cube. Si les injections sont suspendues pendant quelques jours, on les remplace par des frictions d'onguent mercuriel à petites doses.

WAGNER

—ET—

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La synthèse Wagnérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

(*Suite.*)

Faut il le dire ? Paris, en infligeant cette leçon à Wagner, ne faisait que se conformer à la tradition, aux usages reçus en pareil cas. J'ai personnellement, dans ma jeunesse, assisté à plusieurs scènes de ce genre. Je n'en citerai qu'une à laquelle j'ai pris part, un peu malgré moi,—je n'ai jamais aimé ces manifestations.

Un artiste de valeur, aimé, choyé, estimé même du public, parce qu'il n'avait aucune des allures trop arrêtées aux habitués des coulisses, s'était, un soir, oublié jusqu'à manquer grossièrement au parterre. Il y eut tout d'abord une surprise pénible, suivie d'une vive irritation. Sans la position exceptionnelle qu'il avait su se faire le châtiment eut été immédiat.

Mais après la représentation, il y eut des conciliabules. Il fut convenu qu'à la première représentation, il serait accueilli par une terrible bordée de sifflets et qu'il lui fallait faire des excuses. Le jeune homme avouait ses fautes et était prêt à s'exécuter. Seulement, il y avait parmi nous quelques jeunes gens—j'étais du nombre—qui voulaient lui épargner l'humiliation des sifflets. Nous eûmes tort. Il y avait eu offense publique, il fallait, disait-on, qu'il y eut correction publique—on dut se passer par où l'exigeait cette espèce de Sanhédrin.

A son apparition en scène, il y eut une effroyable bordée de sifflets ; mais le bruit ne dura pas la moitié d'une minute. L'acteur, averti d'avance, en avait pris bravement son parti. Il s'avança timidement vers la rampe et commença à balbutier une phrase d'excuses qu'on ne lui laissa même pas achever. Une salve d'applaudissements partit de tous les points de la salle, et elle dura toute la soirée. Et, le lendemain, le jeune homme, ému jusqu'aux larmes, avouait qu'il n'avait jamais eu de plus beaux succès.

Ceux d'entre nous qui ont passé la cinquantaine, ne sont pas complètement étrangers à ces scènes de théâtre. Il y avait ici, autrefois, à peu près les mêmes mœurs, les mêmes habitudes qu'à Bordeaux, à Marseille, à Rouen, à Lyon.

Il en est de même pour Wagner, sur un plus grand théâtre. Du moment qu'il sollicitait les suffrages du parterre, il devait s'attendre à en subir la loi, à Paris comme ailleurs. Sa qualité d'Allemand ne pouvait ni ne devait l'en affranchir. Le parterre français avait une correction à administrer à Wagner, il la lui a administrée ; puis, il s'est mis à applaudir le grand artiste, comme celui-ci le méritait. A l'heure qu'il est, c'est à Paris que Wagner remporte ses plus brillants succès, qui ont une bien autre portée que ceux de Berlin ou de Bayreuth.

Que voulez vous ? Le Français est un être incomplet ; il lui manque un sens, celui de la rancune, de la vengeance. Cela est si vrai que, pour exprimer ce sentiment, il est obligé d'aller emprunter un mot à une langue étrangère, il l'appelle la vendetta.

Si Wagner n'est pas arrivé directement par Paris, la faute en est à lui ; mais s'il reste—et je crois qu'il restera—c'est à Paris qu'il le devra, comme tous ses devanciers.

Vous voulez donc, dira-t-on, nous faire tomber dans la germanomanie ? Eh bien, pourquoi pas ? Il n'y a là rien de bien nouveau, ce semble. Ce n'est pas la première fois que nous ne nous amouracherions pour les étrangers. Nous avons toujours ouvert nos portes à deux battants aux artistes et aux littérateurs du dehors.

Notre 16e Siècle est essentiellement italien. Le 17e a passé son temps à dévorer les chef-d'œuvre de l'Ecole espagnole. On avait alors la rage de les traduire, de les paraphraser en français. Corneille, Racine, Lafontaine, Voiture, Le Cardinal de Retz, Montausier et toutes les femmes célèbres de l'époque se nourrissaient de littérature espagnole.

Au 18e siècle, c'est l'anglomanie qui s'est emparée de la France. Voltaire, Rousseau, Diderot, l'abbé Prévost raffolaient de littérature anglaise. Voltaire ne se vantait-il pas, peut-être même avec un peu trop d'outrecuidance, d'avoir fait connaître Shakespeare à la France ?

C'est maintenant le tour de l'Allemagne. Le grand mal, en vérité !

(*La suite à dimanche prochain.*)

ton arrivée...

Ses yeux s'ouvrirent tout grands.

—Moi, je bûchais dans mon atelier, une cambuse faite dans une mauvaise serre tandis que ta mère était allée te chercher. Et puis, on apporta ton berceau, ton trousseau, et comme ta mère m'avait laissé la clef, c'est moi qui, le premier, ai touché, arrangé ton berceau.. Et puis, on t'apporta-toi ! Tu étais une grosse boule ; on ne pouvait pas distinguer tes poignets.. Ta mère te déshabilla, puis te posa sur son lit, tandis qu'elle te cherchait une chemise de nuit... Et alors, je t'ai eue, toute nue, dans mes bras... Ah ! t'as pas besoin, pour cela, de devenir rouge comme plusieurs pivoines ! Mais tu dois bien penser qu'après un coup pareil rien ne peut nous séparer, pas même ta mauvaise tête, ton faux amour-propre....

—Mais, maître...

—Il n'y a pas de: "Mais, maître !" Tu as besoin qu'on te flanque ton paquet ; et je te le flanquerai jusqu'au bout ! Donc, je t'ai lavée, torchée, quand tu ne savais pas encore parler ! Tu étais déjà mon bonheur. Pas, madame Lev.... madame Thorigny ?

La veuve eut un sourire vers le ciel ; puis :

—Elle vous aime bien, allez ; et c'est par devoir qu'elle....

—Le devoir, morbleu ! c'était de m'écrire tout de suite, de me télégraphier, même ! Et ce que j'aurais lâché avec joie ces gens d'Avenelles, qui me rasaient, pour venir vous aider, vous consoler !.... Et au lieu de cela, qu'est-ce que je trouve à mon arrivée chez moi ? Cette horrible lettre, glissée sous ma porte, par laquelle tu osais me dire adieu pour la vie ?

Il se levait et semblait prêt à écraser Suzanne de ses deux poings.

Pour le fléchir, elle lui remplit son verre de bourgogne et le lui présenta avec taut de mutinerie qu'il éclata de rire ; mais il prit les cheveux de la jeune fille et eut l'air de les tirer très fort.

—Oui, tu pourras me soigner des années et m'envelopper de toutes les ressources de ton affection, avant de me faire oublier ce que j'ai enduré en quelques mois ! Cette nuit-là, j'étais comme fou ! J'ai failli tout briser dans mon atelier.... Puis, ne pouvant attendre au lendemain pour avoir des renseignements sérieux, je suis allé consulter le commissaire de police, qui m'a dit des bêtises ; et ce n'est que le lendemain, après dix-huit heures de torture, que j'avais enfin la vérité et que j'apprenais ta stupidité....

—Ma stupidité, maître ?

Il avait eu l'air tellement sévère qu'elle tremblait.

—Oui, ta stupidité ! Comment ! Tu possèdes une bonne petite somme de quarante mille francs avec laquelle tu pourrais assurer l'existence de ta bonne mère, quarante mille francs qui t'auraient été, à toi aussi, une ressource, en attendant que tu gagnes ta vie ; et tu les sacrifies, de gaieté de cœur, pour sauver un misérable.... pardon, un malheureux !

—Cela, maître, c'était bien mon devoir ! déclara Suzanne avec une tranquille énergie.

Mais voilà que Maître se levait encore, se penchait sur elle ; et, comme s'il allait la frapper :

—Ton devoir !.... Ton devoir !.... Mais c'est idiot ce que tu as fait là ! Ça n'a pas le sens commun ! Et le juge te l'a bien dit ! Et tu mériterais.... tu mériterais....

Mais, soudain, cette fureur se transforma en un élan d'affection.

Il prenait la jeune fille, la serrait à l'étouffer.

—Tu mérites que je t'embrasse ! Car c'est admirable, ce que tu as fait là ! Tu es la noble et digne fille de ta mère ! Et je t'en aimerais un peu plus, si c'était possible ! Tu as fourni à ce.... malheureux le moyen de se relever, de rentrer dans le droit chemin ; maintenant, quoi qu'il fasse, vous n'êtes plus responsables de lui ; vous avez tenté tout ce qui était humainement possible. Et, je le répète : c'était stupide, mais de cette stupidité que seules des grandes âmes sont capables d'accomplir. Et maintenant, assez là-dessus !

Il voyait la pauvre Mme Thorigny étouffer bien difficilement ses larmes.

—Passons au dessert, et ne nous occupons plus que de choses graves. Il y a du vin sucré, tu en es gourmande, ta maman aussi ; nous allons en boire à notre mutuelle santé.

En ce moment, Mme Leval quittait la table.

—Bon ! cria Albarède, furieux contre lui-même, voilà que je vous ai encore fait de la peine !

—Non, non, assura-t-elle ; vous ne m'avez fait que du bien, et l'avenir m'effraye beaucoup moins, maintenant que nous sommes de nouveau sous votre protection.

—Alors, pourquoi vous en aller ?

Elle eut un sourire presque gai.

—N'aimez-vous donc plus votre petite tasse de café après le dîner ?

Ce n'est que bien peu de chose, une tasse de café, et pourtant, à l'idée que tout à l'heure il tremperait ses moustaches dans une bonne tasse bien chaude, comme seule Mme Thorigny savait en préparer, il s'attendrit.

Il prononça, entre ses dents :

—Brave femme, va !

Et il demeura silencieux jusqu'au moment où le café lui fut servi.

Et alors, son cœur déborda, parce que, une fois le couvert vite enlevé, Suzanne lui apporta un plateau, avec un verre de vieil armagnac....

—.... Votre dernière bouteille entamée....

Et puis, il y avait aussi sa pipe, sa bonne pipe culottée et un pot encore à demi-plein de son tabac.

—Voyez ; il n'est pas trop sec ?

—Ah !.... gamine !.... gamine !....

Et il lui emprisonnait la taille.

—Alors, tu ne m'en veux pas de t'avoir retrouvée ?....

—Ah ! maître, je ne sais plus qu'une chose, c'est que c'est bon, oh ! mais bon comme le paradis de vous avoir là, et que, lorsque vous voudrez bien venir nous voir ?....

—Mais tous les jours ! déclara-t-il. Et, au prochain terme, je déménage pour me rapprocher de vous.

Abandonner votre bel atelier ?

—Etre près de toi constituera, pour moi, le meilleur des ateliers.

Et il bourrait sa pipe.

—Mais, tu sais, je n'oserai jamais.... Je ne veux pas enfumer l'atelier d'une jeune fille....

Elle lui présenta une allumette enflammée.

Et bientôt il était, comme autrefois, pendant leurs bonnes petites soirées de la rue Ganneron, un peu allongé dans son fauteuil, entouré de petits nuages ; et il chauffait son verre dans sa main avant de boire son armagnac goutte à goutte.

Mme Thorigny achevait de mettre l'atelier en place ; Suzanne avait pris de vieux gants et y recousait des boutons.

Et ils eurent quelques minutes d'une délicieuse béatitude.

Ils ne parlaient pas, mais leurs âmes, sûrement, communiquaient, se disant :

—Sommes-nous heureux, ainsi ! Et c'est-il bête de s'être privés de longs mois d'un tel bonheur !

Comme Jacques Albarède, ayant achevé une première pipe, demandait, en avançant timidement la main vers le pot à tabac :

—En permets tu deux !

—Ah ! maître, n'êtes-vous pas chez vous ?... Mais vous allez me raconter en détail comment vous m'avez retrouvée ?

—Sapristi ! Ça n'a pas été commode, gamine !—Quand j'ai eu acquis la conviction que tu ne me reviendrais pas de bon gré, je me suis mis en campagne, et je me suis d'abord demandé :

"Sont-elles en province ou à Paris ?...." En province, c'était peu probable. Vous n'avez rien ; comment y auriez-vous gagné votre vie ? Et, d'autre part, toi, petite Parisienne, petite fleur de Montmartre dont tout l'esprit appartient à l'art, comment aurais-tu pu te passer de ton Paris, de tes musées, des mille moyens que tu as ici de te perfectionner ? Et puis, c'est encore à Paris qu'on vit le plus facilement ignoré....

—C'est bien les raisonnements que nous nous sommes faits, maître.

—Donc, vous étiez à Paris, et je devais retrouver vos traces soit dans les magasins pour lesquels ta mère travaillait autrefois, soit dans les endroits où tu pouvais écouler ta peinture.

—Mais vous n'aviez pas pensé que maman avait bien gagné son repos ?

—J'ai pensé surtout qu'elle était malade, lorsqu'on m'a dit, au Louvre, au Bon-Marché, qu'on ne la voyait plus ! Et comme, lorsque l'on est malade, on a quelque peu besoin d'argent et que moi j'en regorgeais....

—Vous regorgiez d'argent, maître ? fit Suzanne en riant. Ça, par exemple !....

—J'avais cinq ou six billets de mille devant moi, et, pour un homme qui vivrait avec cent sous par jour !.... Bref, c'est le moment où je t'en ai le plus voulu de te dérober à mon affection.

—Demandes à maman si elle a manqué de quoi que ce soit !

Mme Thorigny prononça, avec un regard chargé d'amour à l'adresse de l'adorable jeune fille :

—C'était elle, c'est elle la maman ; et moi je n'ai plus été, je ne suis plus qu'une petite fille bien obéissante. Je me suis laissée soigner.

—Tu avais donc des économies ?

—Quelques centaines de francs à la caisse d'épargne ; et puis, nos quarante mille francs avaient fait des petits ; il paraît que le trois pour cent était en hausse quand on a vendu notre titre de rente. Le Bon Dieu n'abandonne jamais ses petits oiseaux....

—Oui, petit oiseau ! C'est bien le nom que tu mérites, pour m'avoir échappé si longtemps. Ne retrouvant pas les traces de ta mère, je t'ai cherchée dans tous les magasins d'éventails, mais avec prudence ; car je pensais bien que tu n'y donnais ni ton nom, ni ton adresse. Et c'est ainsi que je suis tombé en arrêt, il y a quelques jours, devant ta branche d'éventail....

—Et que vous l'avez signalée à cette Mme Lequesney ?

—Mais pas du tout ! Elle t'a donc dit que c'était moi ?....

—Elle m'a assuré que vous vous étiez rencontrés, par hasard dans ce magasin....

—C'est parfaitement vrai.

—Et vous ne la connaissez pas ?

Il devint cramoisi ; mais, comme il était entouré de fumée, Suzanne ne s'en aperçut pas, pas plus que du léger tremblement de sa voix.

—C'est une compatriote à moi, voilà tout ! J'avais revu son mari l'été dernier, chez cette comtesse d'Hartevelde, qui m'a commandé la restauration de sa chapelle, tu sais ; mais elle, il y avait quelque chose comme vingt ans que je ne m'étais pas retrouvé en face d'elle.

—Eh bien, maître, je m'étais figuré que c'était grâce à vous que cette dame me montrait tant de bienveillance.

—C'est-à-dire que, indécise, ainsi que tous les amateurs, elle m'a demandé mon avis sur ton talent ; et tu penses ce que j'ai pu dire.....

—Mais vous ignoriez que ce travail fût de moi !

—Avec ça que ça m'était difficile à deviner ! Mais, gamine, sais-tu quelque chose en peinture que tu n'aies appris sous mes yeux ?

—Bref, sachant pour quel magasin tu travaillais, je n'avais plus qu'à t'épier, j'étais bien certain de mettre la main sur toi un jour ou l'autre... Ah ! j'ai cru que tu m'échappais encore ce soir ; j'ai été si attrapé, au moment où j'étais sur tes talons, de me trouver nez à nez avec Mme Lequesnoy ! Et c'est qu'elle n'a pas voulu me dire qu'elle venait chez toi....

—Cette femme doit être vraiment bien bonne ! prononça Suzanne d'une voix profonde. N'est-ce pas, maître ?

Il tressaillit. Oh ! cette question posée à lui !....

Il s'enveloppa encore plus de fumée, puis, très embarrassé :

—Bonne ?.... Oui... je le crois.... Moi, tu sais, je ne la connais que vaguement.... Elle était une demoiselle de la société, quand